

Histoire du Beau Chevalier au Pays du geste

« (...) *La principale règle est de plaire et de toucher* (...) » Racine Préface à Bérénice (suite)

Chapitre I : Un guitariste

A quelque temps de là,

d'un geste simple, pur et plein, il attaqua la fibre de la chaude Ruiz Lopez qui, cambrée et tendue, ploya, rompit, se fendit, éployée, pour verser, prodigue amoureuse, une pluie d'éclairs harmoniques au cœur de la nuit du silence, décor dramatique, ruissellement de perles mélodiques, magiques, s'organisant en calligraphies, tellement justes qu'on a pris un du public voulant se fondre en sa larme.

Respire, ne pense pas, donne.

Oh, comme il ne voulait pas le garder là, sur l'estomac, tout ce qui lui était échu de ... de quoi au juste, de la vie, disons pour faire au plus pressé, tout ce qui lui restait sourdement, la vie, mussée là, au coin des tripes et qu'il rendait, un peu superstitieux.

La vie, donnée, qu'on n'a pas rendue, ça étouffe et puis ça tue ; alors, pour ça, vite et bien, faut la repasser, avec les intérêts ou petit cadeau.

C'est comme les instants présents, celui qu'on garde, c'est celui qu'on n'a pas rendu, ou qui nous attrape, le dernier, c'est fatal, c'est sur.

Passer, il faut passer, si l'on t'attrape plus de trois secondes avec la vie toute ronde et chaude dans les mains, l'arbitre siffle, pénalité, remise en jeu, tout ça pour rien ...

De la vie, des instants, des amoureuses, des amours, des aménités, des amis on en a eu, on en a pris, on en a donné. Un peu.

Joue, soit le geste, disparaît, fond, soit le souffle, donne, viens.

Chasse tes instants comme le vent les nuages, fais ton cinéma.

Vibrato sur le mi, 5^{ème} corde basse, 7^{ème} case. L'annulaire masse et écrase sur la touche d'ébène, la caisse plaquée sur le sternum, la plaie sanguinolente qu'un compositeur, blessé, sadique, a laissé sur la partition.

Des générations infinies d'apprentis bouchers viennent y jeter leur sel pour y troubler, entre chair et ébène, le rythme paisible des cœurs, entre acupuncture et trait d'arbalète, comme un qui enterrerait juste parce que le glas, ça mérite bien un enterrement.

L'art, ça justifie quoi ?

Rien, ça justifie rien, mais on n'est pas là pour se justifier, juste pour cracher toute cette vie et y faire venir d'autres, les drôles qui sont venus là, à court de verbe, le verbe court, chatouillé par les chaleurs d'une nymphe légère à l'âme.

Fondre, fondre le pouce, passe et claque la basse qui vient dans une incise chaude et mate envelopper le chant des trois aiguës, les pleureuses.

Et le charme vient, le charme prend.

Il disparaît dans le geste qui se fond dans la plainte qui se perd dans les âmes qui résonnent et correspondent, se répondent, infinies.

Alors, on peut commencer, peut-être, à dire quelque chose, qu'on voudrait rare et belle, comme le sourire, c'est bête, de la première qui fondit sur nous pour nous envelopper tous les sens, nous les confondre, et nous laisser vains, heureux et désespérés, nostalgiques avant d'avoir vécu, nostalgiques parce que soudain une vie s'était épuisée, dans un sourire, au coin d'un œil, bue au pli d'une jupe, d'un sexe, d'une ride, d'un sillon.

Nostalgique, parce qu'un sourire valait décidément bien la peine d'y laisser une vie, comme on laisse une fleur à une boutonnière.

Joue, essore la vie, sans espoir, sans retour que la grâce éventuelle du souverain.

Coupable, il l'est. C'est pour ça qu'il plaide. C'est pour qu'il a une chance de plaider juste.

Le public, six cordes autour du cou, suspendu à la note, tire la langue.

Chapitre II : Le Beau Chevalier

Il était une fois, au pays du geste, un beau chevalier qu'on appelait justement le Beau Chevalier.

Au pays du geste, le roi avait décidé l'abolition du travail.

Il était même formellement interdit de travailler, sous peine de quinze coups de pied au cul, administrés par le bourreau titulaire de l'office, qui n'officiait guère : fallait vraiment le faire exprès, de travailler, alors que non seulement personne vous le demandait, mais qu'en plus c'était incriminé et réprimé. A part quelques pétainistes en souffrance, qu'on traitait pour ça, pénalement irresponsables, on voyait vraiment pas.

Le bourreau, un cul de jatte, ne travaillait donc pas plus que les autres.

Comme l'on ne travaillait pas, on ne perdait pas son temps à gagner sa vie en gagnant un argent qui n'était pas en circulation.

Alors pour manger, se vêtir, aller au ciné, l'on faisait un beau geste qui pouvait, peut-être, provoquer instantanément l'émotion franche, sincère et confondue du voisinage.

L'on se répandait en « oh ! » en « ah ! » et l'on subvenait illico aux besoins du bayeur de geste.

Le boulanger qui pétrissait son pain avec force, constance et tendresse, comme le créateur tire le golem de la glèbe, comme l'accoucheuse, patiemment, exauce la parturiente, le boulanger recevait les « oh ! » et les « ah ! » du voisinage qui versait, reconnaissant, toute sorte de présents pour faire plaisir au bon artisan, afin qu'il continue à fabriquer, avec tant d'art, un aussi beau pain, si bien né, qui ne laissait pas de joindre à ses titres de naissance un excellent goût de bon pain.

Le boulanger, reconnaissant, donnait volontiers son bon pain pour ceux qui l'appréciaient tant, le pain, et le comblaient tant, le boulanger.

L'on ne calculait pas. Ce n'était pas pour obtenir quelque chose que l'on construisait un beau geste, mais pour le goût de faire un beau geste, sans en attendre rien que la satisfaction de s'être déchiré et puis ouvert comme un cadeau très désiré et trop emballé, de s'être dessiné dans un beau geste.

L'émotion du voisinage était sincère et gratuite. La reconnaissance et les dons aussi.

L'on ne devait rien à rien.

Mais l'on devait tout à la souveraine et gracieuse marque d'estime et d'affection qui venait des autres.

Celui qui aurait calculé d'accomplir un beau geste pour en obtenir quelque chose se serait aussitôt discrédité aux yeux du public, devenu expert en beau geste : fallait pas la lui faire, pas pousser mémère dans les orties.

L'un avait été pris, accompagné de sa dulcinée, à jeter quelque denrée à un pauvre d'esprit qui mendiait là, à court de geste.

La veille, le même était passé, mais seul, jetant, pour toute charité, un regard hautain sur le mendiant.

Celui-ci, offusqué par l'hypocrisie du cuistre, seigneur de circonstance en compagnie de sa belle, lui avait rejeté, à la figure, sa sébile avec tout ce qu'elle contenait d'oboles de bouche, au grand dam du récipiendaire et à la grande joie du public qui, trouvant fier et beau le geste du mendiant, le combla de biens.

Par contre, l'on hua le geste mesquin du cuistre qui vint forcément rejoindre la place du mendiant, pour quelque temps.

Certains cultivaient des gestes qui ne se résolvaient pas en objet, comme le geste du boulanger, mais purement en grâce.

Il y avait ainsi une jolie bourgeoise qui descendait fort bien les escaliers.

Elle avait fait construire par son père, qui s’y connaissait, un bel escalier en bois de cinquante marches qui ne partait de rien, sinon d’un palier, et qui ne donnait sur rien sinon, sur un rez-de-chaussée.

L’on y accédait par un escalier roulant.

La jeune bourgeoise, fort gironde au demeurant, prenait très à cœur la façon de bien descendre l’escalier, travaillant un joli déroulement déhanché du pied qu’elle posait délicatement avec un angle de 75 degrés environ par rapport à la marche, déroulant la plante du pied depuis le gras du gros orteil sous la première phalange qui venait en premier au touché du bois, puis le défilement des métatarsiens et du talon sur lequel elle basculait insensiblement pour inverser l’équilibre et passer sur l’autre pied qu’elle soulevait depuis la hanche dans une contraction insensible du muscle abdominal oblique, en inspirant, s’accompagnant d’un mouvement de bras en légère rotation horizontale descendante, comme une esquisse de « swing » d’un esthète boxeur, la tête dessinant un soupçon d’inclination, avec grâce, avec rythme, du côté de chaque fléchissement de jambe, la silhouette d’un sourire aux lèvres, l’œil vague, inspiré et fendu, en résonance avec cette trame au visage ... et ainsi de suite .. C’était pas une mince affaire, un mince travail.

En fait on travaillait beaucoup au pays du geste, on travaillait même tout le temps, si l’on peut dire, à la recherche de ce que l’on pouvait exprimer de plus sincère, de plus consubstantiel, de plus essentiel, comme un instrument de musique, magiquement animé, essaierait et trierait des partitions laissées à sa disposition par un créateur taquin, avant de trouver celle où figurerait l’œuvre justement écrite pour sa tessiture, comme une Cendrillon recouvre sa pantoufle.

En bas, la jeune et gironde bourgeoise rompait la concentration et ne lassait pas de poser, un peu timide, un peu angoissée, la même question : « l’ai-je bien descendu ? »

Parce qu’elle avait forcément de la conscience, la jeune bourgeoise. Elle n’aurait pas voulu trahir le geste qui lui tenait si fort au cœur et au corps et à l’âme et tromper les passants qui ne manquaient pas de s’attrouper au pied de l’escalier, admiratifs et curieux.

Il n’était pas déçu, le public, c’était des « oh ! », des « ah ! », des « bravos ! ».

Des mamans qui avaient emmené leurs petits les lâchaient, les oubliaient, toute à leur admiration. Les rejetons regardaient et s’efforçaient d’imiter à plat la descente de l’escalier, se dandinant gauchement et gaiement pour finir sur les genoux, dans la boue ou la poussière, selon le temps.

Parce qu’au pays du geste, tout était dans le geste, le temps et la mesure.

Rien à faire d’avoir une grosse voiture, un beau vélo la dernière console Nintendo, un big mac de chez Mac Do.

Chapitre III : Promesses célestes

Le roi avait passé un accord avec le Bon Dieu, agissant en son nom propre, pour le Fils, incapable mineur pour les siècles des siècles, surtout à l'époque, et pour le Saint Esprit, qui prenait alors les eaux à Eugénie-les-Bains.

Les régnicoles du pays du Geste devaient être instantanément admis au paradis dans des jardins où tout ne serait que gestes parfaits, des caresses à saisir un huissier de justice, des « passe moi le sel » à faire exploser un hypertendu, un « regard avant de traverser à droite et à gauche » à faire sillonner des pelouses en surmarche interdite par un gardien de square suisse, des œillades à vous rendre amoureux un juge de l'application des peines, des laçages de chaussures tels qu'on vit s'engager volontaires des cul-de-jatte dans les vélites.

Le bon Dieu, fort de ses pouvoirs, avait bien rechigné au départ, passablement emmerdé par la démarche du bon roi du Pays du Geste. Mais il s'était convaincu, finalement, que c'était tout aussi pratique et très sain au plan de la religion d'admettre les gens au paradis sur la foi d'un beau geste plutôt que peser, en fin de vie, le bien et le mal, le bon et le mauvais.

Le brave Saint Pierre n'était pas mécontent, aussi, d'arrêter de juger tout un tombereau de vies pleines de faits, d'événements, de données, aussi ennuyeux les uns que les autres, vides de sens et de forme, pour choisir avec passion, et il faut l'avouer avec un rien de frivolité, le beau geste qui ne laissait pas de le mettre en joie avec le Bon Dieu, l'Enfant Jésus et le Saint-Esprit.

Depuis l'accord avec le roi du pays du geste, c'était au ciel aussi des « oh ! », des « ah ! », des « bravos ! », on voyait Sainte Marguerite s'efforçant d'afficher avec grâce ses rondeurs bien fécondées, entre cumulus et nimbus, on voyait Saint Martin taillant et retaillant son manteau pour mieux le donner à des pauvres, qui d'ailleurs n'en voulaient plus, parce qu'une moitié de manteau, ça tenait déjà pas bien chaud, mais un lambeau de la taille d'un cinquantième de manteau, ça ne valait vraiment plus que pour le geste, et le geste, c'est pas ça qui va vous tenir chaud, on voit bien que c'est pas vous qui vous pelez l'oignon ... Mais au paradis il n'y a pas de pauvre, sauf les pauvres d'esprit, et c'est pas de ceux là dont s'agit.

Régulièrement, d'enthousiasme, l'enfant Jésus jetait sa mandorle par-dessus les nuages. Le Père le rabrouait gentiment, lorsqu'il ne l'accompagnait pas lui-même du geste et du sifflet.

Chapitre IV : Le doute

Malgré cet enthousiasme sur Terre comme au Ciel, c'était pas si aisé de trouver et de faire le beau geste qui vous vaudrait d'abord, au cours de votre quête, lors de votre travail, l'estime de vos voisins puis au moment de l'accomplissement du geste parfait, l'aspiration instantanée vers l'empyrée.

Parce que le beau geste, d'abord c'était l'exclusion de tous les vilains gestes comme les bras d'honneur, les coups de pieds dans les tibias quand on joue au foot, les cris, les pleurs et autres grincements de dents lorsqu'on est contrarié par d'aucuns, le

frangin, le copain, pour alerter sournoisement l'autorité maternelle ou la chiourme institutrice, comme s'arrêter dans un embouteillage sur un passage piéton, le regard fixe droit devant, comme si l'on ne voyait pas la mémé le dos courbé avec son pauvre cabas, qui ne peut plus traverser, comme le sourire, hypocrite, à celui qu'on n'aime pas, parce qu'on le craint, comme faire la gueule, tyrannique, à ceux que leur amour nous rend forcément inoffensifs et bienveillants, comme se moquer, cruel, du gros joufflu du petit maigrelet, d'un qui court comme un crabe, ou nage comme un fer à repasser, de l'étrange gris de peau, de la grande sèche qu'à pas de poitrine ou de la grosse qu'en a trop, comme se moquer de l'accent extraordinaire du petit Moshé-Abdullah Avdibegoviesczky, comme faire le pressé lorsqu'un copain vient vous voir gentiment, comme se fourrer les doigts dans le nez lorsqu'on porte un beau costume, juste parce qu'on croit que personne ne nous voit, comme laisser son chien déféquer sur le trottoir parce qu'il est tard le soir, le quartier est désert et personne ne saura que c'est votre clebs, comme celui qu'obéit par crainte, qui ordonne par pur orgueil, qui enfreint lâchement, qu'est fier sans générosité, qu'est généreux par intérêt, qui veut croire qu'il n'y a pas de mal à vouloir se faire aveuglément du bien, tout pour sa pomme, comme celui qui bat sa femme, celle qui bat son homme, celui qui bat son chien, celui qui bat les enfants ...

Outre les vilains gestes, il fallait aussi exclure les gestes parasites comme de grands mouvements de mâchoire sonores pour déguster une cerise, comme un saut en extension avec de grands moulinets de bras pour mettre une petite claque à celui qui le méritait, de son point de vue, comme la danse de l'ours, inopinée, exécutée par le pianiste emporté par le rythme ou la mélodie dans les tourbillons de quelque danse hongroise, comme un baiser humide et bruyant à sa douce parce que, décidément, on l'aime trop, comme un cosaque accompagne le galop de sa monture tel un pianiste violerait une polonaise, et réciproquement, comme celui qui, d'émotion, vous braillerait, sergent recruteur, le dernier tube d'Indochine, « J'ai demandé à la Lune ... »

Chapitre V : L'errance

Le beau chevalier désespérait de trouver un jour le geste essentiel à la hauteur d'une vertu qu'il pensait bien être la sienne, geste qui devait le distinguer aussitôt parmi les gestes et l'élever illico à l'acmé de l'estime de ses voisins, voire en paradis.

Plus grave, son désespoir l'affectait tant qu'il était gagné par des gestes parasites : il se grattait les cheveux d'un mouvement sec et disgracieux, le laissant incontinent dépeigné et, comment dire, un rien en décalage avec la soigneuse image qu'il voulait donner de lui-même, qu'il voulait faire paraître dans son maintien digne et très soigné. Il se rongait les ongles, qu'il en avait le bout des doigts tout rouge, il poussait soudain de grands soupirs, seul ou en compagnie, il tapait du pied sous la table, pris de frénétiques impatiences, il faisait jouer incessamment l'automatisme de ses stylos à bille, pointe à l'air, pointe rentrée, pointe à l'air, pointe rentrée, pointe à l'air ...

Bref, le beau chevalier se dégradait au point que sa métonymique beauté, l'antonomase, se trouvait fort compromise : on lui voyait même apparaître les stigmates rougeâtres de la contrariété - eczéma, psoriasis qu'en sais-je, je ne suis pas dermatologue, renseignez vous, quoi ... - ce qui est sûr c'est que c'était rouge, en plaque, sur le visage, et très laid.

Le beau chevalier alors qu'il se peignait, un matin, devant la glace de son lavabo, décida qu'il était temps de partir courir le monde pour trouver enfin ce geste à qui il irait comme un gant.

Il fit son sac de voyage, embrassa ses parents, embrassa la jeune et gironde bourgeoise parce qu'elle passait par là et qu'elle était décidément fort gironde, mit le pied à l'étrier, hop en selle.

Après deux jours de chevauchée de son fier étalon, il parvint dans des contrées qui lui étaient inconnues. L'on ne s'aventurait généralement guère, au pays du geste : l'on n'a pas grand toujours besoin d'aller loin pour travailler son geste.

Il parvint au royaume voisin, en conflit quasi permanent avec le pays du geste : une seule société régnait en ce royaume, la société de l'information.

Ici, les gens vivaient en permanence avec leur téléphone portable à l'oreille, en marchant dans la rue, parlant, vociférant, s'esclaffant, baillant, brailant, pépiançant, épiançant, zézayant, zinzinulant, margotant, bramant, clabaudant, blatérant et déblatérant au revers de leurs ustensiles, qu'ils avaient de toutes les couleurs, de toutes les formes : bananes, os, galet, pierre taillée ...

Les membres de la société de l'information déambulaient sans aucune attention à leurs voisins, leur écrasant les pieds, composant leurs numéros, les yeux baissés, heurtant les passants sur les trottoirs, comme des gorilles alcooliques, les yeux dans les chaussettes, foncèrent défoncés à travers une forêt vierge.

Dans les lieux publics, ce n'étaient que cacophonie de sonneries sélectionnées par les ahuris propriétaires du bidule pour paraître un peu malin, selon l'idée que chaque ahuri peut se faire du gars malin : pour certains, c'était le genre « James Bond, flegmatique bien né qu'à de l'éducation, les moyens, et des abdominaux, à l'aise dans le moderne » et vous étiez gratifié d'une séquence nasillarde de Gold Finger. « Mission impossible » paraissait aussi une sonnerie clin d'œil très malin, proche du style James Bond. Pour d'autres, le gars malin c'était au contraire « Je me joue du moderne mais je reste d'un goût classique » et c'était la Marche Turque - qu'avait plus rien de sublime - dommage que les quatre Saisons, de Vivaldi, ça fait trop répondeur téléphonique, démodé, dommage, parce que les quatre Saisons, c'est quand même beau, quoi, c'est ancien, c'est Vivaldi ; pour d'autres encore, c'était l'Arsène qu'en pince pour Paris et son argot et l'on vous balançait une séquence des « Amants de Saint Jean » ...

Chapitre VI : Les Informations

Le soir, les mêmes sociétaires de la société de l'information dînaient, à vingt heures, parce qu'à vingt heures il y avait Les Informations, à la télévision, soit sur la Une soit sur la Deux soit sur la Trois et ainsi de suite.

La différence entre les informations sur la Une, la Deux la Trois ou la suite pouvait se résoudre essentiellement comme une question d'obédience politique : selon que l'on en pinçait plutôt pour la famille du Prince de Senestre ou du Grand Duc de Dextre, l'on regardait plutôt la chaîne de service public, exploitée et produite par le roi trônant, ou la chaîne dite privée, exploitée et produite par un proche du roi ou d'un ancien roi, détrôné, ou d'un roi en cours de solidification, d'intronisation.

Les sociétaires de la société de l'information avalaient leur soupe tels des lunaires exorbités, à grand bruit, peu importe le potage et son contenu pourvu que le poste de télévision nous éclaire de ses Informations : des légumes, du fromage, des œufs, des yeux, des coquilles, des pâtes, des chats, des poils de chats, des chars à voile, des chars qui entrent dans Naplouse, des arbouses qui vous rentrent sous la peau ... tout à l'attention de l'informateur délégué communiquant par le poste de télévision illustrant de l'image, les informations au menu du jour, dûment sélectionnées par des experts et des connaisseurs en diététique informative, pour composer un menu équilibré, de bon rendement économique, vous assurant une bonne digestion et, par conséquent, un bon audimat.

On commençait généralement par un peu de guerre lointaine, c'est très information, ça la guerre lointaine, ça fait préoccupé, conscient du vaste monde, et puis surtout ça chatouille, le baroud, l'exotisme, le vaste monde, le drame, le sang des autres qu'on répand, on devrait peut-être pas montrer ça à la télé aux enfants, sert le bifteck, ça va être trop cuit.

Pour la chaîne d'information, faut pas capitaliser sur la même guerre lointaine trop longtemps, ce serait trop facile, faut renouveler, pas répéter trop, deux semaines de suite, l'idéal, c'est de changer de continent, histoire de voyager un peu. Heureusement que l'on pouvait compter sur le vaste monde afin de pourvoir les chaînes d'information en guerres lointaines.

On enchaînait après ça sur la politique locale, le projet de loi sur le libre accès aux données médicales des habitants du royaume, histoire d'ouvrir un peu plus le grand marché intérieur de l'information, conformément à la directive 95-123soleil du 28 octobre 1118.

Puis une séquence coquine sur les dessous sulfureux de l'affaire Fernande B révélée par la sœur Lulu, que d'aucuns disaient jalouse, en dépit de ses vœux, d'Eléonore aussi, mais ce qu'on dit ...

Chapitre VII : Le sport

Essentiel, une séquence sportive. Le sport consistait à s'agiter beaucoup, ou le mieux possible, le mieux était alors étranger au bien sinon son ennemi, pour montrer, en soi, combien il était possible à l'homme de s'agiter beaucoup, ce qui ne laissait pas de bien renseigner sur la diabolique capacité de l'être humain d'abord à transpirer, ensuite à rompre, à force de vouloir, au point que le physique l'emporte sur l'esprit, que le physique cesse avec l'histoire, avec l'esprit.

Soit l'on montrait cette force en tant que telle, comme exemple, par comparaison avec des résultats antérieurs dans le même exercice : C'était le sport individuel qui consistait à marquer, sans cesse, par des records, une rupture avec des enregistrements précédents.

L'on pouvait alors considérer le sport comme un simple jeu et les records figuraient simplement comme d'absurdes points de repère, toujours un peu plus élevés, et c'est le corps humain que l'on tendait toujours un peu plus.

L'on pouvait aussi considérer le sport comme une voie de progrès pour le genre humain et les recordmen faisaient figures de pithécantropes dès qu'ils étaient déchus.

Les meilleures performances dûment communiquées des meilleurs sportifs médiatisés constituaient des objectifs pour les sportifs du niveau inférieur, les Informés.

La matérialisation du corps par force d'esprit, enregistrée et diffusée par les Informateurs, laissait entrevoir des joutes assez excitantes :

Soit l'on confrontait deux partis opposés, deux individus ou deux équipes, sous un prétexte quelconque et absurde, généralement symbolisé par une balle.

Les deux partis coïncidaient généralement avec des divisions endémiques voire totémiques, soit que le sport perpétuait deux termes dialectiques opposés : les blancs contre les noirs, les israéliens contre les palestiniens, la Juventus contre l'arsenal, les cow-boys contre les indiens, les corbeaux contre les renards, les renards contre les ysengrins, les curés de campagnes contre ceux des villes, les à moitié pleins contre les à moitié vides, les apocopes contre les aphérèses, les tautoloques contre les oxymores, les républicains contre les démocrates, la classe politique contre les juges ; soit deux termes dialectiques en concurrence : les palestiniens contre les israéliens, les synecdoques contre les métonymies, les démocrates contre les républicains, les juges contre la classe politique ; de façon à ce qu'on prenne parti, c'est-à-dire qu'on supporte, ou qu'on ne supporte pas, par exemple la Juve je supporte pas, mais le PSG je supporte, les israéliens je supporte pas, les palestiniens je supporte, les républicains m'insupportent, les ... là, je me déporte.

Et sous le prétexte susdit, se foudroyaient de grands coups plus ou moins sur la gueule ou dans les parti(e)s.

Outre l'euphorie hormonale bien adrénalinale inhérente, dans la société de l'information, à la certitude tangible, ça se voyait, d'1 qu'a gagné et d'1 qu'est battu, le sport permettait de regrouper les informés sous différentes bannières claniques, de créer du « challenge », de l'engouement, de l'émotion, de l'engagement, du

sentiment, de la loyauté, de l'incertitude, du doute, du reniement, du cœur, de la passion, des larmes, des chemins de croix, du sang, de l'amour, de la haine.

Le sport avait aussi cet avantage que s'agissant de résoudre des conflits - soit entre deux équipes ou deux hommes à un même moment, soit entre des hommes et des records enregistrés - il fallait nécessairement juger et arbitrer.

Chapitre VIII : La justice

Ah, la justice ! Le beau sentiment de la justice qu'il y avait dans la société de l'information, une justice pure comme des fesses de bébé, aussi inopinée, insaisissable dans l'expression, aussi salissante, mais tellement douce à caresser et à embrasser.

Le roi Télécom II avait passé un accord avec le bon Dieu aux termes duquel celui-ci renonçait à sa juridiction sur les sociétaires de la société de l'Information pour la déléguer aux juges, aux arbitres et aux experts, que l'on appelait généralement les maîtres tranchants. En échange le Bon dieu avait reçu un téléphone portable avec quinze heures de communication gratuite !

Les maîtres tranchants avaient aussi substitué leur dogme et leur liturgie à celles qui avaient cours du temps de la juridiction divine, mais sous une forme ludique et manichéenne, plus adaptée au public aux heures de grande écoute.

La dialectique du bien et du mal représentait l'équivalent de la numérisation pour une image analogique. Prenez une photo numérisez là, vous aurez une suite de codes binaires qui pourra être lue par des machines à traiter de l'information, les ordinateurs. Prenez un fait simple ou complexe, résolvez le en qualifications « bien » ou « mal » et vous aurez une suite de codes binaires qui pourra être lue et traitée par les Informateurs.

Forcément, les maîtres tranchants étaient instaurés en autorité qualifiante, en techniciens, pour numériser les faits en bien ou mal.

Pourtant, l'on n'avait pas grande conscience de sa propre vertu, dans la société de l'information, au-delà d'une simple capacité à communiquer, au-delà d'une simple capacité à informer où à être informé.

Par contre - il fallait bien équilibrer - l'exigence de vertu chez l'autre était forte.

L'on jugeait d'abord l'autre à l'aune des critères « bien - mal » conservés par les Maîtres Tranchants, puis l'on se jugeait soi, ou plutôt l'on se contemplait, selon son aptitude à juger les autres.

L'émulation, sain enthousiasme citoyen, pour paraître vertueux, conduisait à diffuser des modèles et des anti-modèles de vertu.

Naturellement, l'on devait alors anticiper sur la culpabilité ou l'innocence de telle personne, soit que ladite fût notoire et alors l'on pouvait apprécier, « in concreto », le

risque qui guettait l'Etat, frémir d'aise, de confort, au sentiment de circonscrire, en direct, un dangereux parasite qui troublait la continuité des institutions, de participer, collectivement, à l'enquête et à la répression, comme le geste au ralenti d'une énorme charentaise chaussée de tous les petits pieds vengeurs qui habitent les foyers des citoyens de la société de l'information, avant de s'abattre sur le charançon, l'écrabouillement est quasiment inéluctable ...

Soit que le parasite présumé fût un quidam et c'étaient alors les faits pris dans leur objection, leur abjection, leur énormité, leur excentricité, qui déterminaient la mise en onde.

Peu importait la culpabilité ou l'innocence réelle de l'homme, en vrai, et les intérêts privés de celui-ci – l'honneur ne devait pas peser face à l'intérêt général - pourvu que les maîtres tranchants, mis en ondes par les informateurs diffusent une vérité dont le « vrai » n'était pas éponyme mais ainsi qualifiée selon son mode d'expression, la révélation, pour le plus grand bonheur des Informés, leur édification aussi.

Celui qui avait été pris la main dans le sac de la vieille dame était montré et présumé coupable de vol, d'abus de faiblesse, de confiance, de tentative de viol aggravé en réunion avec actes de barbarie ...

Chapitre IX : Faits divers

Le Chevalier vit, au détour d'une salle d'audience d'un trou de par un coin, que l'on voua aux gémonies, l'on vilipenda, l'on manqua de lapider tels marchands de pinard qui avaient vendu leur came à de cacochymes vieillards, joignant Mathusalem par les deux bouts.

Les enfants des vieillards s'étaient aperçus de l'achat dispendieux, commis au préjudice de leur grande réserve héréditaire, et les avaient, ma foi, fort houspillés.

Puis ils avaient saisi telle association de consommateurs télévengeurs, bien remontée, pas trop étouffée par le scrupule démagogique, pas trop vergogneuse même sous le regard affolé des trois qu'on épinglait, qui vit là une belle affaire pour sa cause vertueuse, engagea le procès. Vivent les anacoluthes.

L'un desdits marchands, fieffé bavard, hâbleur, l'air toujours suspect, comme certaines cicatrices aux lèvres vous greffent à perpétuité un air béat et satisfait, même lorsqu'on est jamais plus que triste, comme certains accents vous donnent l'air d'être toujours sous le soleil, ou bronzé, même dans la bruine d'Hazebrouck, avait tenté d'expliquer qu'il n'y pouvait décidément que dalle si les nobles ancêtres avaient acheté, contents, son pinard et qu'on pouvait quand même pas lui faire reproche à lui, marchand de pinard, de sourire un peu, aux petits vieux, d'y faire goûter sa bibine et d'enregistrer, souriant, ensuite leur commande ...

Une autre, également prise dans le carcan, jeune, belle et pâle, comme une Antigone qu'on voudrait emmurer et qui ne le voudrait pas, conservait avec fierté sa dignité,

faisait face, dans la tourmente, telle une vierge garderait, par quelque charme divin, son corps à l'abri des attouchements obscènes d'une bande de satyres, qui tenteraient, mais en vain, de lui arracher son aube, prises sous les questions des maîtres tranchants, sous les sarcasmes des représentants de l'association de consommateurs, et sous les quolibets murmurés dans son dos par de jeunes idiots d'une dizaine d'année venus là, en classe, dans le cadre d'un cours d'instruction civique, pour se faire la main, sous l'autorité de deux institutrices qui laissaient doucement filer la saine et citoyenne ironie des lapideurs en herbe, avec bienveillance pour ces peccadilles, comme on laisse aller l'instinct du chien de chasse que l'on dresse lorsqu'il vient bien.

Les parties civiles chargèrent avec la grâce d'un Hébert dans le Père Duchesne, le procureur de la république requit comme c'est son rôle, la défense plaida comme on le doit, les maîtres tranchants mirent en délibéré à quelque temps de là comme ça se fait, la presse relata les débats dans son édition du lendemain, sans désespérer, sous le titrage « alcools forts pour personnes faibles ».

L'Informateur livrait à ses lecteurs les trois boules de chair avec toute l'humanité de l'Ami du Peuple, toute la prudence d'une illustration du Petit Journal, toute la mesure d'un libelle anti-dreyfusard, toute la circonspection d'un réquisitoire sous Staline, toute la pudeur d'un site pornographique sur l'Internet, toute l'aménité d'une instruction conduite par Torquemada.

Les maîtres tranchants, conscients qu'ils étaient devenus les anges gardiens de la Vertu au regard des tables du Code pénal ou des règlements disciplinaires, ne laissaient pas de prendre leur mission civilisatrice très à cœur et travaillaient main dans la main, amoureusement, avec les Informateurs.

L'on vit ainsi s'ouvrir les colonnes de grands journaux à toutes sortes d'enquêtes, sur des sujets très compliqués, comme « l'ABS », l'abus de bien social, la Prise illégale d'intérêt, mais, le plus coté chez les Informateurs, les Informés et le plus recherché par les maîtres tranchants, c'était la corruption.

Ah ! Le beau délit que le délit de corruption, si bien nommé, tellement expressif dans son énoncé même : bien présenté, un beau délit de corruption vous apportait presque ses effluves de corps putréfié.

L'avantage de la présomption de culpabilité, c'est que ça permettait illico de mobiliser les foules – les informés – pour les alerter sur le vice et le danger qui guettaient la société de l'information et de mobiliser en masse pour assurer sa survie.

Le personnel politique aspirait essentiellement à figurer dans le casting ordonné par les Informateurs et se prêtait, à cette fin, à de très incroyables circonvolutions au regard desquelles un contorsionniste hyperlaxe serait apparu plus raide que la Justice.

La norme, la règle, reposait sur la qualification « bien – mal » opérée par les maîtres tranchants sélectionnée par échantillons et diffusée par les Informateurs.

Le personnel politique assurait vaille que vaille les fonctions administratives traditionnelles, pourvoir aux emplois civils et militaires, l'ordre public, la sécurité routière, les relations extérieures ...

Mais il n'imprimait pas de mouvement dont on aurait du s'inspirer pour se bien comporter en société : des lois quoi.

Chapitre X : Désespoir du Beau Chevalier

Le beau chevalier ne laissait pas de se gratter encore un peu plus la tignasse, ébahi, éperdu : tout ce qui se passait quelque part dans le monde, l'univers ou ailleurs, il pouvait voir, suffisait de vouloir, de demander et de payer.

Mais pas de gestes.

Il avait beau chercher, pas de gestes. Sans doute qu'il y en avait, des pauvres petits gestes isolés, désintéressés, tout beau, tout chaud, tout rond, tout généreux, accomplis dans un sourire, dans une plainte, dans un râle, dans un souffle, dans une étreinte, dans la durée, dans le rythme, dans la bonne humeur, dans la foulée, dans la dérision, dans l'attente, mais tout le monde s'en foutait, c'est pas ça qui faisait vivre et digérer le rôti.

Sans doute qu'il y en avait, des gestes, mais ils demeuraient enfermés, renfermés, rentrés dans les ateliers de menuiserie, de peinture, dans les conservatoires de musique, de danse, dans les assemblées plus ou moins éloquentes, dans les grands manèges ou les petites carrières équestres, dans quelques retraites d'anachorètes illuminés en rupture de ban avec des sybarites enlumines ... ça le rendit triste, le Beau Chevalier, triste et encore un peu plus emprunté.

Il gênait tout le monde dans la société de l'Information, avec ses manières qu'il s'efforçait de rendre agréables et avenantes.

Plus il s'efforçait de travailler un salut, un sourire, une ouverture de porte, un joli mot, un joli trait, un baiser, une tape amicale, un éternuement, plus il faisait, plus franchement les sociétaires de l'information s'en tamponnaient le coquillard, lorsque même l'on ne lui témoignait pas son agacement.

Dépité, le beau Chevalier se dit qu'il pourrait, peut-être, à tout le moins, mettre à profit la société de l'information en lançant un avis de recherche d'un geste, rare et beau.

Chapitre XI : Christophe Marie Colombiné

Il s'en fut voir sur, sur recommandation de l'ambassadeur local du pays du geste, le grand journaliste Christophe Marie Colombiné, directeur du journal « Le Nouveau Monde », qui faisait autorité.

Le souvenir de quelques grandes plumes et leurs mânes féconds, le ton un rien austère, à la limite du sentencieux, du prêche excommunicatoire, permettaient au Nouveau Monde de proposer à ses lecteurs, outre ses suppléments quotidiens, hebdomadaires ou mensuels, en quadrichromie, pour le même prix, un très bel habillage d'intégrité morale et intellectuelle, du plus bel effet en société, et qui faisait merveilleusement passer le goût de ses informations au lecteur, comme un flacon de pinard bien étiqueté, joli château La Tarte, laisse moins vite paraître la triste vanité bachique que le litre de Valstar.

Le beau Chevalier prit le ton austère, indépendant, courageux, concerné, engagé, élégant du Nouveau Monde pour un geste essentiel, bien mesuré, élégant quoi.

Il n'avait pas compris, le naïf, que le geste du Nouveau Monde figurait simplement, manifestement et très honnêtement, dans la société de l'information, comme une absolution péremptoire, comme un rite purificateur, de nécessaires, comment dire, concertations politiques, judiciaires, mondaines bien ordinaires et naturelles.

L'on pouvait pécher, dans la société de l'information, pourvu que l'on ait sacrifié à quelque formule absolutoire préalable.

Le Beau Chevalier tenta, ardent et volubile, de convaincre le directeur Christophe Marie Colombiné, de le supporter dans sa sainte quête.

On l'a dit, le Beau Chevalier était en rupture de geste. Son discours parut véhémentement vide.

Le journaliste Colombiné, un téléphone portable dans chacune des deux oreilles, d'abord l'air affable, presque béat, prit soudain conscience d'un intrus, le dévisagea, ses lèvres se serrèrent, soudain agacé, puis au bout de 12 secondes et demie, manifesta ostensiblement son impatience, remuant de la jambe sous la table et tapotant du stylo sur la table de réunion.

Une fois terminé son exposé, Colombiné scruta froidement le beau chevalier et l'œil en coin, susurra : « vous attendez quoi, de moi en fait ? »

« Bé ... rien un geste pour m'aider », répondit le Beau Chevalier, « pour m'aider moi et vous aider vous à trouver un geste essentiel, rond, pur et plein, la juste mesure, harmonieuse ... »

Le beau chevalier se troubla :

« Vous savez, il y a chez nous une jeune bourgeoise, fort gironde, qui descend les escaliers et qui dit en bas, l'ai-je bien descendu ... J'avais cru comprendre, j'avais présumé, sans doute me suis-je trompé, que vous auriez à cœur de faire un geste qui irait si bien à votre journal, à son ton, son indépendance, à la mesure de sa liberté ... »

Colombiné, stressé, excédé, hurla :

« Mais la liberté Monsieur, ça ne se mesure pas, en geste ou autre chose, la liberté de la presse, c'est toute la liberté de notre journal, c'est toute la liberté de notre information qui se mesure à l'extrême, en quantité, pas en mesure, en geste, en petit rien, la liberté de la presse, Monsieur c'est toute l'ironie du bilieux Voltaire, c'est toute la générosité de l'égoцентриque Chateaubriand, c'est tout le cœur du paternel Dumas, c'est toute la prestidigitacion et la morgue d'Hugo, c'est toute l'équité de Zola le juste, ... des géants, des ogres, des ventres, des Hemingway, des boulimiques, des fumeurs, des marathoniens, des baiseurs, des aventuriers de l'extrémité du fait et de sa transcription ... c'est pas la mesure de Boileau ou les préceptes pontifiants de La Rochefoucault, c'est pas les Mémoires pour servir à l'éducation du Dauphin du grand Louis ... c'est pas du haïku, c'est pas le Classique du vide parfait, c'est pas de la chiure de mouche taoïste, c'est pas Kung Fu et David Karadine, c'est pas de la calligraphie - les chinoiseries on sait ce que ça donne - c'est pas du tortillage de croupion ... »

Colombiné suait pas mal, congestionné, la pomme d'Adam à l'étroit dans le col de chemise qu'il tira convulsivement de l'index pour déglutir, pour le plus grand désastre d'un nœud de cravate, déjà peu avantageux, comme l'avait remarqué le beau chevalier.

« La liberté, c'est le secret que l'on brise, reprit Colombiné, si l'on veut, si cela intéresse quelqu'un, même un peu, c'est le lointain que l'on rapproche, c'est l'institution que l'on assigne à dîner tous les jours chez le péquin ... »

« La liberté ne se mesure pas, ne s'arrête pas, c'est une course dans les mystères de l'infini, dans les recoins obscurs du pouvoir, là où tout se fait et se défait, sous les robes des magistrats, des avocats, des femmes, des hommes, sous les blouses des médecins, sous les tapis des palais, au travers des coffres des banques ... sous toutes les jupes quoi ... La liberté c'est un travail de chaque instant pour reculer les limites du secret, de l'inconnu, de la résistance à l'œil, au doigt ... »

« Tant que les gens resteront curieux, ils voudront être informés et nous resterons énormément libres, nous informateurs et vous aussi, les informés. »

Colombiné se reprenait un peu.

L'affabilité bonasse chassait l'adrénaline comme le vent les nuages, pour revenir en surface, y éclore, vaille que vaille, au milieu du visage du grand journaliste, puis s'épanouir en un sourire un peu épais, aux allures, pas tellement d'une jolie fleur d'aménité mais, plutôt, allez savoir pourquoi, de hamburger dodu.

Il ajouta plus didactique, communiquant, pontifiant :

« Mais ne confondons pas les rôles, les positions si vous préférez, les informés et les informateurs. Ne confondons pas la liberté d'être informé - Colombiné insistait sur l'auxiliaire passif - qui repose sur la bienveillante protection de notre Souverain, Telecom II, et sur notre commerce à nous, médias - ne confondons pas cette liberté de

l'informé avec la liberté d'informer, dont nous jouissons, nous, informateur, médias, et qui repose d'abord sur l'abstention de notre souverain, sa non ingérence, qui dépend ensuite de votre demande d'information à vous les Informés. »

« Dès que les informés se retourneraient sur eux mêmes, leurs façons de faire, d'être, ils perdraient le goût du lointain, du mystère, des secrets du pouvoir, des alcôves, des instructions, des béatilles que l'on fourre dans le potage, le goût de l'information en somme, et les tyrans pourraient réapparaître. »

« Peu importe le geste Monsieur, pourvu qu'il fasse passer l'information. Car l'information c'est la liberté Monsieur, et la liberté, c'est tout. »

Colombiné, souffla un peu, se moucha et se tamponna le front avec un large mouchoir aux armes du Nouveau Monde qu'il tira du revers de sa chemise, l'air soulagé et assez heureux de son effet.

Puis après un silence, son visage érubescant vira au sombre : comme si l'oxygène récupéré, favorisant l'irrigation corticale, lui permettait soudain de concevoir l'ampleur du vice, du mal et du danger auxquels il était confronté, dégageant imperceptiblement la jambe droite en arrière de la gauche, 45 degrés par rapport au bassin, le regard toujours dans l'axe de son interlocuteur mais par-dessous, le front s'était baissé, l'épaule gauche relevée, rapprochée du maxillaire, comme en protection ...

Colombiné mesura tout d'un coup l'abîme des turpitudes de l'être gauche et triste qui se tenait en face de lui. Il eut dit que des émanations sui generis corrompues enveloppaient ce héraut du geste, comme certaines plantes sécrètent leurs essences pour séduire et piéger, sauf que le chevalier figurait, lui, en autolyse, victime de ses humeurs malades.

Colombiné conçut alors qu'un charme léthal fascinait l'étrange ahuri.

Le chevalier restait coi, un peu gêné, souriant timidement, comme l'enfant, l'innocent que les années gagneront et réduiront, comme l'enfant qui espère encore que sa requête fût acceptée, incapable de comprendre, l'enfant, l'obstacle péremptoire et définitif opposé par l'autorité parentale.

Colombiné songea à la vilénie de cet être réflexif, tourné sur lui même, déconnecté, hors de la relation qu'il donnait lui, professionnel de l'info, du vaste monde.

Colombiné eut la vision effroyable d'un spectre : la rupture des liens moraux entre un monde d'Informé et un monde d'Informateur reliés entre eux par l'Information.

Colombiné contempla accablé, avec angoisse, tout le chaos de la société de l'information.

« Autant dire une rupture dans le processus de légitimité morale et politique », pensa t-il, « une nouvelle Révolution avec un grand V, ou plutôt un retour à l'Ancien Régime, au roi danseur, aux jurandes, au compagnonnage, aux Ordres, à l'obscurantisme, à l'obscurantisme ... »

Un égocentrique obscurantiste.

« Vous n'avez aucune conscience politique, Monsieur », reprit Colombiné.

« La chose publique ne se confond pas avec le geste. Le geste est à la chose publique ce que la charité est à une politique sociale ou ce que l'attentat est à un manifeste ou à un programme politique.

« La charité, qu'elle procède d'un sentiment de générosité ou d'un narcissisme pervers, est toujours mauvaise.

« Un individu qui se prévaut de l'intérêt général du bien commun de la chose publique en sa propre personne, fomenté un coup d'Etat !

« Aristocrate divagant ou terroriste, voire les deux, propagandiste par le fait et par le geste, qui êtes vous ? »

« Pardonnez, se rebella un peu le chevalier, il ne s'agit pas de se prévaloir de son geste et d'en obtenir quelque chose, simplement de l'accomplir entre soi et soi, pour jouer sa petite partition en accord dans le vaste monde.

« Qui détourne le bien public, l'intérêt général, la bonne cause, pour arborer l'aura du Juste ? poursuivit-il, plus animé. Quels sinistres pouilleux violent l'enceinte sacrée de la chose publique y jouent, s'y amusent, boursicotent ? ... ceux qui travaillent leur geste pour le travail du geste, sans attendre de retour, mais en sachant que, de toute façon, c'est ce qu'ils auront pu donner de mieux, ou ceux qui regardent et calculent dans le cœur des hommes ce qui voue à l'honneur et au respect, pour l'exploiter à leur profit ?

Peut-on encore défendre l'intérêt général, lorsque ce n'est pas la cause que l'on poursuit mais les effets que l'on recherche ?

Peut-on encore défendre la cause des enfants prostitués lorsque l'action « contre » s'organise en quelque économie que ce soit, et même involontaire, avec les trafics et les flux pédophiles ?

La juste cause, la bonne cause, survit-elle à son exploitation économique, survit-elle à quelque intéressement que ce soit dans la lutte, même fortuitement ?

Non, Monsieur Colombiné, la juste cause disparaît forcément, fatalement comme la bulle de savon, dès que l'on veut la saisir, même pour la caresser.

La juste cause Monsieur, ne survit jamais à son exploitation intéressée ...

« A votre place ! Monsieur, à votre place ! Restez à votre place ! »

Le Beau Chevalier s'échauffait maintenant.

« Informez, certes, informez ! c'est bien ... j'en prendrai ! » s'énervait-il.

Le Chevalier reprit pianissimo, dans une tessiture de basse feutrée : « Mais profil bas, humble, Monsieur, humble. Servez les innombrables gestes en gestation de vos lecteurs. De l'abnégation gracieuse, Monsieur, vous ne serez rien qu'un flux, qu'une transmission, du vent. Quand la fin, c'est le geste, ça doit suffire.

« Il n'y aurait plus de pédophiles, Monsieur, quand l'homme serait obsédé par son geste.

« Vous pensez, parce que, très légèrement, vous avez organisé, complice, l'évasion des juges de leurs cabinets, que vous avez rendu service à l'Etat de droit ou à la justice immanente ?

Crescendo et staccato : « Ce que je sais, ce dont on est certain, Colombiné, c'est que des hommes ont été bafoués et asservis à vos tirages. Dans le doute, Colombiné, vous ne vous taisez pas, vous ne déportez point votre jugement, vous tirez. Et pourquoi tirez vous Colombiné, c'est pas l'Etat de droit, c'est le contraire, c'est pas la justice immanente ... vous vous aimez bien, mais quand même.

« Vous tirez, parce que faut que ça tourne, parce qu'aussi, vous êtes un peu plus fort après. L'élue, terrorisé par le risque d'infamie, vous craint.

« C'est l'Etat de droit, ça, Colombiné ?

« Quel est votre légitimité, quel est ta légitimité pour exercer une contrainte permanente sur le politique ?

Sostenuto : « De bayeurs de fait vous vous êtes érigés faiseurs d'hommes, autorité morale, parés tel des paons des plumes des bonnes et justes causes.

« De régulateurs de l'institution déconnante, comme lors de l'affaire Dreyfus - gloire à l'Aurore et Clemenceau - vous vous êtes faits, comme par instillation, par dilution, sans y faire gaffe, parce qu'aussi la démocratie était plus soucieuse de se défendre comme mode d'organisation que de poursuivre ses fins d'intérêt public, vous vous êtes fait ordonnateurs de l'institution régulière.

« Mais, Colombiné, sinistre cuistre, comprendras tu que la machine tourne à vide ? Que la société démocratique dont tu te prévaux, pédant, ne vaut que s'il reste au moins un homme ? Comprendras tu que l'homme n'est nourri ou informé que pour restituer ? Restituer quoi ? Son geste, sa note, sa couleur, son dessin !

Forte : « Inné acquis, on s'en fout, laissons ça, là maintenant, pour aujourd'hui, à d'autres commerçants du pouvoir.

Piano : « Tiens, dis moi Colombiné, est-ce que tu remplaces, anonyme, le rouleau de papier chiotte que tu viens de terminer sur la lunette ? C'est un bon critère ça, de l'acte qui fait aussi un homme de bien. »

Le Beau Chevalier se figea dans son ire, se regardant, s'étonnant de sa verve politique, un peu dérangé dans sa pudeur, mais pas mal satisfait quand même.

Colombiné avait conservé sa garde à gauche, hostile.

IL siffla du bout des lèvres : « Vous êtes dangereux Monsieur »

Chapitre XII : Envoi

Le Chevalier, soudain absent, les yeux dans les yeux de ses Chimères, murmura :

« Quand même aussi un beau geste, ça va si bien à un homme ou une femme et ça fait toujours plaisir à l'entourage ... »

« D'ailleurs, Colombiné, baissez légèrement le coude pour le placer en protection du foie, afin de mieux suggérer votre hostilité selon votre style boxant du moment. »

Colombiné appela.

Deux gorilles, des écouteurs pleins les oreilles, la pommette saillante dissimulant un œil qui clignotait, petit, au fond de l'orbite, comme un phare agiterait, désespéré, confus, son signal lumineux pour témoigner de l'humanité au milieu de la tourmente et du désastre, les sourcils broussailleux la glabelle aussi, le crâne comme un marbre encaustiqué, se saisirent du Beau Chevalier, glissant chacun une épaule sous les aisselles du malheureux, un coude sur chaque côté de la poitrine, une main en opposition derrière la nuque, le raccompagnèrent ainsi dans le hall d'entrée, le Chevalier pédalant désespérément dans le vide, agité par un maudit réflexe archaïque qu'il essayait vainement de réprimer ou de corriger, très honteux de ne pas être mieux inspiré.

Jeté sur le trottoir, le Chevalier se releva, s'épousseta reprit sa contenance, contempla, triste, son esseulement. Il songea .

« Je ne me convainc plus moi même. »

Vrai, ses histoires de gestes, ça paraissait tellement ridicule à côté de cette liberté colossale vantée par Colombiné, un peu étriqué même, lorsque de fiers hommes et femmes couraient aux quatre coins du monde pour y chercher le fait saillant, quérir l'information pertinente, excaver la donnée essentielle, quérir la protéine indispensable à la bonne diététique de nos démocraties, pour rapporter, comme des abeilles le pollen en la ruche, les morceaux de recoin du monde au centre de nos villes, de nos Etats, comme l'on replierait un linge vers son milieu, pour en faire sortir le suc des fruits qu'il contiendrait ...

Le Chevalier s'arrêta un instant sur cette image qui lui traversait l'esprit d'un monde avec ses coins que l'on rapporterait au centre pour laisser dessous le vide et en son centre comme une grande concentration de matière, comme un nectar.

Le Chevalier contemplait le geste auguste du plieur de monde en quatre ...

Le Chevalier vit ses mains, vaines, tira sa langue, rose, et déambula, franchement déprimé au milieu d'une foule connectée et bigarrée.

Non seulement sa quête échouait, mais encore, il se sentait comme un peu pervers dans ce monde de gens utiles, donnant à voir et à entendre autre chose qu'eux-mêmes.

Lui-même, en fin de compte, que produisait-il ?

Rien, il ne produisait rien, pas même son spectacle.

Le Beau Chevalier s'arrêta, considéra son périple, sa quête était vaine, rien, rien, rien de rien, immobile, une larme, coula, il passa le revers de sa main sur sa joue en reniflant, et fièrement, comme un morveux, désespéré mais fier, relevant la tête, morgue, fier d'être rien, parce que c'est tout ce qui lui restait, rien, donc fallait prendre et faire avec, et tant qu'à paraître, autant être fier, d'autant que s'il s'agit de paraître l'air fier de rien, c'est mieux que de paraître, l'air de rien, fier de quelque chose, c'est pas méprisant au moins, ou c'est mieux que de paraître rien, ou pas fier du tout ... Etre fier de rien, c'est déjà être quelqu'un, quand fier d'être quelque chose, c'est rien ...

Le Beau Chevalier se dit, finalement, le beau geste, c'est l'expression de la juste et fière mesure de sa liberté, fût-elle rien.

Sa liberté, c'est toute sa fierté bien tempérée, bien accordée au monde, bien jouée, bien exécutée en public ...

Sa fierté c'est toute la farouche indépendance qu'on manifeste au monde parce que c'est soi et pas un autre, sans en attendre, sans même en vouloir rien.

Sauf la Grâce.

Sauf la Grâce.

Désespéré, le Beau chevalier s'épanouit dans un sourire clair comme l'azur.

Au même moment, dans un souffle, il fut aspiré vers les nuages et accueilli par le Père, le Fils et le Saint Esprit, tout émus par cet indigne mélo.

Côme